

Cette fois, ce sont bien des pas. Des pas de grande personne. Les enfants ne marchent pas ainsi. On dirait qu'ils effleurent à peine le sol. Quant aux animaux, ils laissent tomber leur patte verticalement et de haut, comme s'ils voulaient apposer un sceau sur la terre, ou enfoncer leur sabot au fond de ses entrailles. C'étaient des pas de grande personne. Ils sont passés, se sont éloignés.

Je repasse dans mon esprit tous ceux qui fréquentent ma maison. Immatérielle, je les entoure d'une écharpe de souvenirs. Pour chacun d'eux je deviens différente, je cherche ce qui pourrait me rappeler à sa mémoire et le pousser à prendre le chemin de ma colline. Ma pensée rôde dans des intérieurs, dans des espaces découverts partout où je ne puis espérer rencontrer une âme amie. Que sont-elles donc devenues ? Personne ne viendra-t-il ?

Je me tiens, comme une ombre, contre la table où est posé un livre. Et alors celle qui le tenait ouvert s'agite et regarde autour d'elle. En passant près de la lampe, je rends son foyer plus lumineux. Ou bien, rapide comme l'éclair je me jette aux pieds de cet autre, qui se promène pendant la nuit.

Non, il n'est pas possible que l'un de tous ceux à qui je pense ne comprenne ce qui se passe en moi, et ne vienne, et n'accoure. Et même, il viendra sans penser que c'est moi qui l'ai souhaité. Lorsque son pas s'arrêtera sur le seuil et que la sonnette retentira, j'ouvrirai aussitôt, comme si je me tenais derrière la porte, et tout en saluant je sourirai. Celle ou celui qui sera venu me regardera en souriant aussi du même sourire, mais ne saura que me dire.

Sera-t-il sorti de chez lui pour venir à moi ?

Après s'être arrêté un instant dans le flot de lumière crépusculaire qui entre par la fenêtre, après avoir flamboyé comme une vision empourprée, il avancera pour s'asseoir quelque part. La chambre étant plongée dans le pénombre, nous causerons à notre aise. Peut être même à certain moment, rirons-nous des événements gais ou sérieux qui se passent dans le monde. N'y a-t-il pas de quoi rire ? Mais nos causeries, bien que n'ayant en apparence aucun rapport avec le passé, seront de longues réponses à mes incertitudes.

Celle ou celui qui viendra, ignorant que la visite qu'il me fait a pour moi son histoire, ne lui attribuera pas l'importance qu'elle mérite. Peut-être même ne croira-t-il pas à ce en quoi je crois.

Cependant il s'étonnera en s'apercevant qu'il est venu ailleurs que là où il devait se rendre. Vraiment.....en cette saison le chemin de la colline est très sympathique, avec sa parure de feuilles desséchées. Quand le vent du Nord souffle et que l'on passe dans ce chemin, les feuilles vous suivent, comme une femme-hélas!-suivit son rêve, autrefois.

Si l'on me demandait qui je désirerais voir venir, je n'aurais guère à réfléchir. Un nom sortirait aussitôt de ma bouche. Le nom de cette femme dont j'ai fait la connaissance par un soir de grand vent. Elle venait en sens contraire, et quand nous fûmes à quelques pas l'une de l'autre, elle s'arrêta et me regarda: "vous aussi, vous aimez le vent" murmura-t-elle. Elle prit place à mon côté et revint avec moi sur ses pas. Nous ne dîmes rien d'important ce soir là. Même si nous n'avions pas fait connaissance, nous nous serions dit les mêmes choses en nous mêmes, chacune de son côté.

Je le sais, elle viendra de nouveau, à une heure indue, comme si une angoisse soudaine la poussait ici.

Elle entrera d'un pas chancelant et, en s'effondrant sur la chaise basse où elle a coutume de s'asseoir, elle fixera le tapis décoloré par le temps. Je m'inquiéterai, cette fois encore, et lui demanderai ce qu'elle a. Elle me regardera avec étonnement et répondra "rien". Mes pensées seront bouleversées, je croirai à nouveau m'être trompée en ^{pensant} ~~croyant~~ la connaître.

Cependant ses joues hâlées par le grand air deviendront de plus en plus pâles et ses yeux s'embueront de plus en plus. Tandis que je préparerai le thé elle contempera silencieusement les tableaux et elle s'arrêtera de nouveau à celui qui représente une femme ~~dont le~~ ^{dont les voiles sombres} visage allongé et ^{au} ~~le~~ regard oblique tendent de plus en plus à ~~me~~ ^{aux miens} ressembler, depuis que la vie a tellement changé pour moi.

Il se pourrait aussi qu'une autre vienne: la femme qui demeure dans la maison enclose d'une haie, et que je vois toujours, chaque fois que je passe, occupée à laver, penchée sur la rivière. Que ma voisine même vienne, celle qui frappe à mon volet chaque fois qu'elle désire quelque chose.

Que le vieillard lui-même vienne, ce vieillard qui reste assis tout le long du jour à la porte de sa cabane, le regard perdu au loin, et dont le visage, vu à travers la fumée quand il tire sur sa pipe, ressemble aux têtes de pierre que l'on trouve enfouies dans la terre.

Je souhaite même jusque à la compagnie de celle qui a perdu son enfant et qui erre à travers les rues dans l'espoir de le retrouver.

Seule la jeune fille ne peut plus venir, car depuis sa maladie elle rentre chez elle avant la tombée de la nuit. Si elle venait, ce serait bien. Elle sortirait de son petit sac la dentelle, dont elle fait des mètres entiers pour un morceau de pain. Ses mains s'agiteraient, pareilles à des oiseaux qui se becquettent. De temps en temps elle me regarderait sans penser à l'heure qui passe, car elle sait à présent

que nous n'attendons rien ni personne. N'est-ce pas ?- Nous pouvons dîner légèrement sur un coin de la table, puis nous mettre au lit. La jeune-fille me regarderait de temps à autre avec des yeux pleins d'une calme tristesse et elle se pencherait à nouveau sur son ouvrage.

Si, pourtant, personne ne vient, je devrais désirer me rendre moi-même quelque part. Chez mon amie d'enfance. Dans une église. Là où les femmes penchées sur des tombes encore fraîches, pleurent leur époux.....

A tous ceux-là je préfère la visite de la femme dont j'ai fait la connaissance par un soir de grand vent.

Elle se lèvera pour partir comme elle sera venue. Peut-être me proposera-t-elle de l'accompagner dans le jardin ou sur la place voisine, vaste et isolée, dont le dernier banc, celui qui tourne le dos au Nord, est toujours vide à l'approche de la nuit.

Mais moi, qui vois tout d'ici, je ne désire aller nulle part. Je suis semblable à l'aveugle pour qui, depuis qu'il ne voit plus la lumière, d'autres lumières-intérieures-se sont allumées, et le guident.

Nul pas ne se fait plus entendre. Tant mieux. Celui qui serait venu, peut-être n'aurait-il pas prêté attention à l'herbette qui a poussé devant le seuil de ma porte. Peut-être aurait-il marché dessus. Et puis, s'il était venu quelqu'un de ces autres qui expliquent toute chose par la raison, et qui, lorsqu'ils partent, me laissent comme enveloppée d'un nuage ?

Seul, celui qui a beaucoup pleuré sait nous parler.

Personne ne vient. Tant mieux.... Chaque instant de solitude me rapproche de moi-même. Nous nous contemplons comme deux personnes qui se rencontrent à nouveau, rapprochées par un souci pareil ou par un sort commun. Et alors nous nous rendons compte de ce que nous

perdons lorsque nous nous éloignons l'un de l'autre.

Quelle soirée sereine ! Cette même sérénité commence à se faire jour en moi. Immobiles, dans le ciel, brillent les dessins lumineux, géométriques, à la signification occulte.

Je m'attarde en flânant, comme tous les soirs avant de me mettre au lit. Je prépare tout, autour de moi, en prévision d'un sommeil paisible et humble. Je pose près de moi un verre d'eau, dans le cas où je m'éveillerais altérée, la montre, les allumettes.

J'espère qu'à cette heure tardive personne ne viendra. Pourquoi viendrait-on ? Et d'ailleurs, même si l'on heurtait à ma porte, à présent je n'ouvrerais plus.-



Tecnológico
de Monterrey